

# Billie Holiday

Par delà l'image  
d'un romantisme crépusculaire  
qu'elle a laissée,  
Lady Day reste l'une des voix  
les plus ensorcelantes  
de l'histoire de la musique  
populaire américaine.  
Son œuvre et son destin  
se rejoignent en un même  
élan pathétique.



# La ségrégation : l'envers du rêve américain



▲ Comme Billie Holiday, Lena Horne devra affronter le racisme du public.

► Roy Little Jazz Eldridge, l'un des premiers musiciens noirs à être engagés par des chefs d'orchestre blancs.

▼ Lady Day avec Jimmy Rushing et Count Basie.



## De l'esclavage à... la discrimination

En lisant la proclamation d'émancipation à Boston, en 1863, le président Abraham Lincoln mettait un terme à des décennies honteuses et humiliantes d'esclavage. La guerre civile n'était donc pas terminée que, pour des milliers de Noirs, une nouvelle ère commençait. Mais les enjeux du grand combat du Nord contre le Sud étaient surtout économiques, et la communauté de couleur dut vite déchanter : à l'esclavage succéda la ségrégation. Instituée d'abord par les sudistes, celle-ci se généralisa peu à peu.

## Les musiciens noirs à l'index

Même durant la *swing craze*, « la folie du swing », la ségrégation raciale n'épargne pas le monde du jazz. Les radios, qui connaissent un essor spectaculaire dans les années 30, ne s'intéressent qu'aux grandes formations de Benny Goodman, de Glenn Miller ou



de Harry James, au détriment des créateurs noirs du genre, comme Count Basie.

Certains chefs d'orchestre chercheront tout de même à réparer cette injustice. Les premiers, Benny Goodman et Artie Shaw, engageront des chanteuses et des musiciens de couleur. Ce qui n'empêchera pas ces derniers d'avoir à affronter les pires vexations. Écoutons Roy Eldridge, trompettiste dans l'orchestre d'Artie Shaw : « Je suis arrivé dans une salle où nous devons donner un bal, et le type à la porte a refusé de me laisser entrer en me disant : " C'est un bal pour Blancs, ici ", alors que mon nom était affiché à l'entrée. Je me suis fait connaître et il a consenti à me laisser passer. J'avais les larmes aux yeux en attaquant le

premier morceau. (...) Je suis allé au vestiaire et je suis resté à chialer pendant une demi-heure, en me demandant ce que j'étais allé faire dans cette galère. (...) Artie arriva et fut formidable. Il obligea le portier à me présenter des excuses et le fit renvoyer. Quand on est sur scène, on est grand ; à peine descendu, on n'est rien. Ni la gloire ni l'argent ne peuvent compenser cette ségrégation humiliante. »

La chanteuse Lena Horne connaîtra ce genre d'expériences misérables avec l'orchestre de Charlie Barnet, comme Billie Holiday. Dans son autobiographie, celle que Lester Young surnommait « Lady Day » n'a pas oublié les humiliations qu'on lui a fait subir : on l'empêchait d'entrer dans les hôtels et les restaurants, ou bien, une fois sur scène,

**La société américaine pratiquera une sévère discrimination raciale à l'encontre des artistes de jazz. Quant au cinéma, il reprendra complaisamment les clichés dont était affublée la communauté de couleur.**



◀ Vivien Leigh et Hattie McDaniel dans « *Autant en emporte le vent* » en 1939. L'actrice noire recevra un Oscar qui n'est certainement pas innocent.

elle se voyait obligée de supporter les insultes, voire les agressions d'un public intolérant et ignorant.

### Les clichés hollywoodiens

Sans s'affirmer ouvertement raciste, le cinéma américain ne cherchera guère à abattre les barrières raciales ou à modifier l'image que les Blancs se faisaient de la communauté de couleur. Jusqu'au début des années 70, Hollywood multipliera même les clichés : les Noirs insouciant, paresseux, comiques, naïfs et immatures. A cet égard, l'exemple d'*Autant en emporte le vent* (1939) de Victor Fleming est significatif. On peut penser que, si Hattie McDaniel, l'actrice qui joue la « mammy » de Scarlett O'Hara, reçut un Oscar, c'est très vraisemblablement parce qu'elle incarne l'entente entre des Noirs acceptant leur condition et des propriétaires terriens volontiers paternalistes.



▼ Artie Shaw, clarinettiste et chef d'orchestre en guerre ouverte contre le racisme.

◀ Billie Holiday et Louis Armstrong dans « *New Orleans* ». La chanteuse regrettera d'avoir tourné dans le film d'Arthur Lubin.



- 1915** Naissance de Billie Holiday le 15 avril, à Baltimore (Maryland).
- 1930** Cherchant une place de danseuse dans les clubs de Harlem, elle est engagée comme chanteuse.
- 1933** Premiers enregistrements avec l'orchestre de Benny Goodman.
- 1936** Billie commence à enregistrer sous son propre nom.
- 1937** Elle enregistre avec des musiciens de l'orchestre de Count Basie. Rencontre avec Lester Young.
- 1938** Ayant quitté Count Basie, elle devient la chanteuse d'Artie Shaw. Durant les tournées, elle devra faire face au racisme des organisateurs et du public.
- 1939** Engagée au Café Society Downtown de Josephson, Billie y interprète le pathétique *Strange Fruit*.
- 1943** Lady Day (ainsi surnommée par Lester Young) est consacrée meilleure chanteuse de jazz par les lecteurs du journal *Down Beat*.
- 1947** Billie apparaît avec Louis Armstrong dans le film d'Arthur Lubin, *New Orleans*.
- 1948** Après avoir purgée une peine d'emprisonnement, Billie triomphe au Carnegie Hall.
- 1952** Contrat avec Norman Granz, l'organisateur du Jazz At The Philharmonic (JATP), et tournée en Europe.
- 1956** Publication de son autobiographie *Lady Sings The Blues*.
- 1959** Billie décède le 17 juillet au Metropolitan Hospital de Harlem.
- 1972** Sortie du film de Sidney J. Furie *Lady Sings The Blues* dans lequel Diana Ross incarne Billie Holiday.

# Lady Day, ou la vie en noir

**Jusqu'à ses derniers jours,  
Billie Holiday aura mené une existence  
traversée de drames  
et d'avaries que le succès  
n'apaisera pas.**

Une jeunesse marquée par la pauvreté et la solitude, une adolescence passée dans un bouge misérable de Baltimore puis dans une maison de correction, une existence, enfin, trop souvent dominée par l'alcool, la drogue et les échecs amoureux – avec en toile de fond le racisme et la perversité. Les studios d'Hollywood n'auraient pu imaginer meilleur scénario pour un film noir. Telle fut pourtant la vie, malheureusement semblable à celles de bien d'autres musiciens de jazz, de Billie Holiday. Une artiste qui, outre la beauté, avait le génie pour elle, mais sur qui le destin a voulu s'acharner.

## Les heures sombres de Baltimore

Billie Holiday est née à Baltimore (Maryland) le 15 avril 1915 de Clarence Holiday et Sadie Fagan. Dans l'autobiographie qu'elle a rédigée avec le journaliste William Dufty, intitulée

*Lady Sings The Blues* (éditions Parenthèses), elle s'est beaucoup attardée sur sa jeunesse. « Mon père et ma mère n'étaient que deux gosses quand ils se marièrent, raconte-t-elle. Il avait 18 ans, elle en avait 16, moi 3. (...) Maman travaillait comme bonne chez des Blancs. Quand ils se sont aperçus qu'elle était enceinte, ils l'ont foutue à la porte. »

Sadie ne pouvant l'élever seule alors que Clarence est appelé sous les drapeaux, elle confie Billie à ses





grands-parents maternels, chez qui vivent également son arrière-grand-mère, sa cousine Ida et ses deux enfants. La future Lady Day n'oubliera jamais la mort de cette arrière-grand-mère auprès de qui elle avait trouvé un peu d'amour : « Le bras de grand-mère était serré autour de mon cou et je ne pouvais plus l'enlever. J'essayai, j'essayai, et puis je m'affolai : elle était morte. Je me suis mise à hurler. Des voisins accoururent. Ils durent casser le bras de grand-mère pour me délivrer. Ensuite, je suis restée un mois à l'hôpital à cause du choc nerveux. »

Pendant quelque temps, Billie gagne tant bien que mal sa vie en faisant des ménages. En échange de quelques cents, elle va aussi faire des courses pour les prostituées d'un bordel voisin. C'est l'occasion pour elle d'écouter un peu de musique. « Je me souviens de l'enregistrement de *West End Blues* par Pops [c'est-à-dire Louis Armstrong] et à quel point il m'avait

soufflée. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un chanter sans paroles : je ne savais pas qu'il chantait tout ce qui lui passait par la tête quand il oubliait les paroles. Ba-ba-ba-ba-ba et tout le reste avait des tas de sens pour moi, autant que d'autres mots que je ne comprenais pas toujours. Ça changeait, suivant mon état d'esprit, le même sacré disque me rendait tantôt si triste que je pleurais comme une Madeleine, tantôt j'étais si heureuse que j'oubliais comment j'avais payé cher cette séance dans le salon. »

#### Le bar de la dernière chance

Après avoir purgé une peine de quatre mois pour prostitution à la tristement célèbre prison de Welfare Island, Billie Holiday retrouve sa mère en 1927, qui loue désormais un appartement à Harlem. Lorsque survient la grande crise économique, deux ans plus tard, Sadie tombe gravement malade, Billie doit trouver un emploi stable. Un soir, tan-

dis qu'elle remonte la 133<sup>e</sup> Rue, elle entre dans un établissement où l'on demande des danseuses. Il s'agit d'un *speakeasy* dirigé par Jerry Preston et renommé à l'époque pour les pianistes qui s'y produisent, comme le légendaire Willie The Lion Smith. « Quand je suis arrivée au Pod's And Jerry's, c'était ma dernière chance. Je suis entrée et j'ai demandé le patron (...). Je lui ai dit que j'étais danseuse et que je voulais faire un essai (...). Jerry m'a désigné le pianiste [Dick Wilson] et m'a dit de danser. J'ai commencé : une catastrophe. » A peine, en effet, a-t-elle esquissé le premier pas que Preston l'interrompt en la priant de ne pas lui faire perdre son temps tant il est flagrant qu'elle ne possède aucune notion

**« Cette dame avait beaucoup, beaucoup de charme, et sa façon de chanter était très originale. Je n'avais rien entendu de pareil. »**

Count Basie

de la danse. Fort heureusement, devant son désarroi, Dick Wilson, qui a pitié d'elle, lui demande si elle sait chanter. Billie répond qu'elle connaît une chanson, *Trav'lin' All Alone*. « La boîte entière a fait silence. Si quelqu'un avait laissé tomber une épingle, ça aurait fait l'effet d'une bombe. Quand j'ai eu fini, ils pleuraient tous dans leur verre et j'ai ramassé 38 dollars par terre. »

#### Un grand amour platonique

Billie Holiday commence à attirer les foules au Pod's And Jerry's, puis dans d'autres clubs de New York. Au Monette's, notamment, où le producteur

◀ Derrière le sourire qui enchante, il y a toute la tristesse d'une artiste qui ne s'est jamais soumise.

▼ Billie Holiday connaît ses premiers succès avec le pianiste Teddy Wilson.



◀◀ Baltimore au début des années 20. La ville où est née Billie Holiday.

**MANAGER** Dans le monde anglo-saxon, le manager s'occupe de la carrière d'un ou de plusieurs artistes. Il obtient les contrats avec les compagnies de disques, ou avec les propriétaires de club, et entretient des relations suivies avec les médias. Il instaure aussi une certaine discipline, ce qui n'a guère convenu à Billie Holiday lorsqu'elle a chanté dans les orchestres de Count Basie et d'Artie Shaw.



▲ Lady Day et Lester Young, couple mythique de l'histoire du jazz.

► Pour certains, elle fut l'une des plus belles femmes du monde.

▼ La « une » du « Herald Tribune » : Billie accusée de détention de drogue.

John Hammond devient son plus fidèle admirateur : « Billie n'était pas à proprement parler une chanteuse de blues, mais elle interprétait des chansons populaires d'une manière vraiment personnelle. Elle avait une oreille invraisemblable, une excellente mémoire des textes, et elle chantait avec un sens extraordinaire du phrasé (...). En outre, elle était très belle et avait les allures d'une lady. »

Hammond la présente aussitôt à Benny Goodman et à Joe Glaser, le manager de Louis Armstrong et bientôt celui de la chanteuse. En 1933, il obtient

des responsables de Columbia l'autorisation de la faire enregistrer avec une formation dirigée par Goodman. Ainsi débute la formidable aventure de Billie Holiday. Avec les chefs d'orchestre Benny Goodman et Teddy Wilson, elle fera de rapides progrès. Avec le trompettiste Buck Clayton et surtout le saxophoniste Lester Young, elle atteindra des sommets. Marc-Edouard Nabe décrit ainsi la profonde complicité qui longtemps régnera entre la chanteuse et celui que l'on nomme « Prez » : « Tout ce qu'un homme et une femme peuvent faire ensemble, Lester Young et Billie Holiday l'ont fait, sauf ça. Dans notre siècle de turpitudes, on peut tout imaginer, sauf que le « Président » et la « Dame Diurne » aient pu faire l'amour. C'est inconcevable, même aux plus retors insidieux : « impossible » est lestériano-holidayen. « Nous ne ferons jamais l'amour », ont-ils dû se murmurer en se serrant l'un contre l'autre. »

#### L'échec avec les big bands

Tandis que son étoile brille de plus en plus intensément dans le monde du spectacle, Billie Holiday entre dans le grand orchestre de Count Basie où joue

Lester Young. L'expérience ne se révélera guère concluante. La dureté des tournées, ses réticences à chanter le blues, alors qu'il constitue la base du répertoire de l'orchestre, et le manque

**« Avec Billie Holiday, le jazz moderne fit ses débuts dans le domaine du chant, avant de les faire dans celui d'un instrument quelconque. »**

Joachim Ernst Berendt

d'argent poussent Lady Day à claquer la porte en février 1938. Quelques mois plus tard, on la voit aux côtés d'Artie Shaw. Malgré un chef d'orchestre et des musiciens qui feront tout pour qu'elle puisse s'exprimer, la chanteuse





subira les pires humiliations de la part d'organiseurs de spectacles et d'un public raciste qui refusent d'accepter une artiste noire dans un orchestre blanc : au Lincoln Hotel de New York, par exemple, où on lui interdit purement et simplement l'accès au bar et au restaurant.

Et puis il y a les managers, qui ne l'apprécient guère. Interrogée par un journaliste de *Down Beat* en 1939, elle s'expliquera sur les raisons véritables de son départ de chez Basie et Shaw : « Basie avait de trop nombreux managers, des types qui se trouvaient derrière la scène et qui vous disaient ce que vous deviez faire. Count et moi, ça marchait pourtant bien. Et tous les gars de l'orchestre étaient merveilleux. Mais il y avait ce que je viens de dire, et à la longue j'en ai eu marre. Avec Artie Shaw, c'était encore pire. Je l'ai rencontré il y a longtemps, quand il crevait de faim à New York, bien avant qu'il ait son groupe. Au début, nous travaillions bien ensemble, et puis ses managers ont commencé à me faire mal au ventre. » C'est finalement au Café Society Downtown tenu par Barney Josephson, où elle se produit pour la

première fois en janvier 1939, qu'elle trouvera un peu de compréhension...

### Les années d'affrontement

Après la guerre, elle est totalement dépendante de l'héroïne, tout comme Joe Guy qu'elle vient d'épouser. La tragédie, alors, va s'accélérer. En 1947, elle subit une cure de désintoxication dont les résultats se révèlent éphémères. Quelques mois plus tard, la chanteuse est arrêtée puis condamnée à un an et un jour d'emprisonnement à Alderson (West Virginia) – où elle ne restera que neuf mois et demi. Puis, après une nouvelle cure qui a échoué, et en raison de ses antécédents politiques (son soutien à l'Associated Communist Club de Harlem), les autorités lui interdisent de travailler pendant douze ans dans tout club où l'on vend de l'alcool. Enfin, elle perd coup sur coup un procès : le premier contre son manager Joe Glaser ; un second survenu à la suite d'un scandale dont elle s'est rendue coupable au Billy Berg's, en Californie.

Il y a néanmoins quelques lueurs dans cette pauvre existence. Dans les années 50, Billie triomphe sur les scènes du monde entier, avec Count Basie, le

## UN SURNOM POUR LA VIE

Billie Holiday raconte dans son autobiographie que c'est Lester Young qui lui trouva le surnom de Lady Day : « Du temps du Log Cabin, les copines me chahotaient en m'appelant "Lady" parce que je refusais d'aller ramasser les pourboires sur les tables (...). C'est Lester qui l'a repris et lui a ajouté le "Day" de Holiday : cela a donné Lady Day.

Modern Jazz Quartet, Charlie Parker, Sarah Vaughan et Lester Young, tandis que, en 1954, *Down Beat* lui décerne un prix spécial. Puis c'est de nouveau le gouffre. La bouteille a remplacé la seringue et sa santé ne fait que décliner. Ruinée par son troisième mari John H. Levy, elle ne peut plus compter que sur Lester Young. Mais celui-ci s'éteint le 15 mars 1959.

Le 31 mai, Billie tombe dans le coma. Le 12 juin, alors qu'elle est toujours hospitalisée au Metropolitan Hospital de Harlem, elle est accusée de détention d'héroïne, un policier étant même mis en faction devant la porte de sa chambre. Lady Day rejoindra Lester Young quelques jours plus tard, le vendredi 17 juillet 1959 à 3 heures du matin ! Cette vie de cauchemar était terminée !

◀ La chanteuse dans les années 50, lors d'une tournée française.

▼ Billie Holiday et Charlie Parker, deux martyrs du jazz tombés dans le piège des drogues dures.



# La mélancolie sublimée

► La voix  
la plus sensuelle  
du jazz classique.

Contrairement à ce que laisse entendre le titre de son autobiographie, Billie Holiday a peu chanté le blues à proprement parler. Certes, la mélancolie, voire la dérision de ses interprétations, notamment des ballades de Broadway, la rattache à des chanteuses de blues classique comme Bessie Smith. Mais elle fut d'abord une merveilleuse « créatrice » de thèmes de jazz et de

**BLUES CLASSIQUE** Ce courant musical est exclusivement représenté par des femmes. Plus sophistiqué que le blues rural, il combine blues, music-hall et jazz. Les premiers enregistrements datent des années 20, avec des chanteuses comme Bessie Smith, Mamie Smith ou Ma Rainey. Elles étaient d'ailleurs accompagnées par des musiciens de jazz.

Par l'émotion intense qu'elle insuffle, Billie Holiday nous plonge dans un univers intime et déchirant.



mélodies populaires qu'elle enveloppait d'une sensualité qui n'avait jamais existé avant elle.

## Réécrire la mélodie

Toute son existence, Billie Holiday s'est moquée des conventions. Elle considérait sa façon de chanter à la fois comme une perpétuelle remise en question et comme une lutte permanente contre les injustices dont elle a été victime. Philippe Baudoin et Christian Gauffre écrivent : « Capable de transformer radicalement le matériau d'origine, allant jusqu'à réécrire la mélodie pour l'adapter à ses intentions, son art est l'aboutissement parfait d'un certain irrespect des conventions inscrit dans la nature du jazz » (le Dictionnaire du jazz, Robert Laffont).

Si la chanteuse prend beaucoup de liberté dans l'interprétation, elle parvient toujours au juste équilibre entre la tension et la souplesse. Comme le note le critique Joachim Ernst Berendt, elle fait « flotter la mélodie au-dessus du tempo en phrasant sans s'appuyer strictement sur le temps ».

## Une soliste à part entière

Elle utilise en fait sa voix comme un instrument, improvisant de la même façon que Louis Armstrong à la trompette ou que Lester Young au saxophoniste ténor.

Avec Lester Young précisément, la complicité a atteint des sommets. Tous deux partageaient la même conception du rythme et remplaçaient la constante accentuation du tempo



◀ Mécène et producteur, John Hammond a lancé un nombre impressionnant d'artistes américains.

**AFFINITÉ** Découvreur de talents, producteur ou mécène, on ne sait pas très bien quelle facette du personnage mettre en avant tant John Hammond a œuvré pour que les musiciens, qu'ils viennent du jazz, du blues, du folk-song ou du rock, soient dignement reconnus par toute l'Amérique.

Issu d'une des familles les plus riches des Etats-Unis, Hammond voit le jour à New York, le 15 décembre 1912. Passionné par la musique afro-américaine, il organise les premiers concerts de jazz diffusés par les stations de radio. A ce titre, le pianiste Art Tatum lui doit beaucoup, tout comme le virtuose de boogie-woogie Meade Lux Lewis qui, grâce au producteur, entamera une fort belle seconde carrière dans les années 30. Quant aux orchestres de Fletcher Henderson, de Count Basie et de Benny Goodman, lequel était devenu son beau-frère, ils n'auraient peut-être pas connu le même succès si, après les avoir découverts, Hammond ne les avaient pas conduits aussi rapidement dans les studios

d'enregistrement. C'est encore lui qui sut convaincre les responsables de Columbia de donner sa chance à Billie Holiday pour ses débuts avec la formation de Benny Goodman.

John Hammond a également cherché – et dans une certaine mesure réussi – à mettre un terme à la ségrégation raciale dans le jazz. Le quartette de Benny Goodman, qui comprenait deux musiciens noirs (le pianiste Teddy Wilson et le vibraphoniste Lionel Hampton), en est la preuve, ainsi que les concerts From Spiritual To Swing qui eurent lieu au Carnegie Hall à la fin des années 30. En réalité, et quelle que soit la maison de disques pour laquelle il travaillait, il n'était animé que par la seule ambition de faciliter la carrière des artistes en qui il croyait. Bob Dylan, Aretha Franklin et Bruce Springsteen, dans les années 60 et 70, en savent quelque chose ! C'est le 11 juillet 1987 que le monde de la musique populaire américaine perdait un de ses plus fidèles serviteurs. A noter que son fils, John Hammond Jr. est musicien de blues.

par des phrases aériennes, désinvoltes même, flottant en de légers décalages. Sur ce traitement rythmique, ils restructuraient l'un et l'autre la mélodie de façon à l'embellir et à la rendre plus émouvante.

Les hardiesses harmoniques s'unissaient ainsi aux complexités rythmiques, le goût de Lady Day pour les tempos lents et, à certains moments, pour la dissonance se conjuguant de façon naturelle avec la prédilection de Prez pour les exécutions introverties.

« Emotion » et « sensualité » sont bel et bien les deux mots qui correspondent le mieux à l'art de Billie Holiday et à sa personnalité. Aucune des chanteuses qui ont repris un morceau de son répertoire ne sont parvenues à l'égaliser.

# Strange Fruit

Sur un poème de Lewis Allan, Lady Day dénonce le racisme avec une émotion dans l'interprétation jamais égalée. Car c'est en même temps son passé qui ressurgit !

## 1 Your Mother's Son-In-Law

C'est le 27 novembre 1933 que Billie Holiday fait ses débuts dans un studio d'enregistrement. Pour la circonstance, elle est accompagnée par l'orchestre de Benny Goodman. La jeune artiste est certes intimidée. « Quand j'ai vu l'énorme micro, j'ai eu une sacrée trouille », confiera-t-elle dans son autobiographie. Pourtant, elle s'en sortira à merveille. Après une longue introduction, sa voix surgit, déjà ensorcelante.

## 2 These Foolish Things

En 1936, Lady Day fixe dans la cire ce chef-d'œuvre de romantisme avec la formation de Teddy Wilson. Le piano du chef d'orchestre et le saxo baryton de Harry Carney s'y expriment de façon superbe. Quant à Billie, comme l'écrivait François Billard, « par petites touches impressionnistes, [elle] se souvient de la vie de tous les jours (le téléphone qui sonne, la fumée d'une cigarette), de l'homme qu'elle aimait et qu'elle aime encore » (*les Chanteuses de jazz*, Lieu Commun).

## 3 I Cried For You

C'est toujours l'orchestre de Teddy Wilson qui accompagne Billie, superbement soutenue par le piano de Wilson. Harry Carney, l'incontournable saxo baryton d'Ellington, y joue l'un de ses plus beaux solos.

## 4 Did I Remember ?

Le 10 juillet 1936, Billie Holiday enregistre pour la première fois sous son nom quatre titres, dont *Did I Remember ?* L'orchestre qui l'accompagne comprend Benny Berigan (trompette), Artie Shaw (clarinette), Joe Bushkin (piano), Dick McDonough (guitare), Pete Peterson (basse) et Cozy Cole (batterie). La présence de Berigan et de Shaw est sans doute à l'origine de la couleur très dixieland du morceau.

## 5 No Regrets

Enregistré lors de la même séance que *Did I Remember ?*, *No Regrets* est encore fortement imprégné de dixieland, grâce surtout aux couleurs chaudes des interventions de Berigan,

ce trompettiste dont le style – et la vie – ne sont pas sans évoquer Bix Beiderbecke.

## 6 Billie's Blues

*Billie's Blues* est le premier morceau de blues enregistré par Billie Holiday. « Le blues, pour moi, c'est d'être triste, très malade, aller à l'église et être très heureuse. Il y a deux sortes de blues ; le blues gai et le blues triste. C'est un mélange de choses qu'il faut sentir », dira Lady Day.

## 7 Easy To Love

Pour ce titre, Billie retrouve l'orchestre de Teddy Wilson. La communion est parfaite entre la formation, en particulier le piano de Wilson et le saxo ténor de Ben Webster, et la chanteuse qui fait flotter la mélodie au-dessus du rythme.

## 8 This Year's Kisses

Enregistré le 25 janvier 1937, *This Year's Kisses* scelle l'union magique entre Billie Holiday et Lester Young. Le saxo ténor de Lester, rêveur, nonchalant, apparaît dès l'introduction, semblant tracer le chemin sinueux et superbement romantique pour Billie. Un grand moment du jazz classique.

## 9 Why I Was Born ?

Pour ce morceau, également réalisé le 25 janvier 1937, Lester Young est, bien sûr, présent. C'est pourtant le trompettiste de Count Basie, Buck Clayton – « Le plus beau mec que j'aie jamais vu », dira Billie –, qui est ici mis en valeur.

## 10 Who Wants Love ?

Billie Holiday est accompagnée par Lester Young, Buck Clayton et Buster Bailey (clarinette), ainsi que par Freddie Greene (guitare), Walter Page (basse) et Jo Jones, c'est-à-dire la très dynamique section rythmique de l'orchestre de Basie. Claude Thornhill a remplacé Wilson au piano. De *Who Wants Love ?*, Marc-Edouard

Nabe a écrit qu'il avait « le charme du déshabillage. C'est le strip-tease de toutes les fraîcheurs. »

### 11 If Dreams Come True

Si ce titre a été enregistré sous la direction artistique de Teddy Wilson, il n'en témoigne pas moins d'un dynamisme « à la Basie », sans doute dû à Clayton et Young, deux anciens membres du prestigieux big band de Count. Billie Holiday, ici, semble déborder d'un optimisme dont elle n'était pas coutumière puisqu'elle envisage même que les rêves puissent se réaliser !

### 12 Any Old Time

En 1938, Billie entre dans l'orchestre d'Artie Shaw. Les tournées se révéleront catastrophiques, en raison du racisme permanent dont le public fera preuve. « Moi, je suis la fille de l'Ouest façon 1937, avec seize musiciens blancs, Artie Shaw et sa Rolls, et des collines

remplies de casse-nègres », écrira Lady Day. De cette rencontre, il ne reste que ce très swing *Any Old Time*, la chanteuse et le chef d'orchestre ayant signé chez deux compagnies de disques concurrentes.

### 13 That's All I Ask For You

Charlie Shavers (trompette), Tyree Glenn (trombone), Sonny White (piano), Al Casey (guitare), John Williams (basse) et Cozy Cole (batterie) accompagnent Billie Holiday pour ce titre qui perpétue l'esprit swing de Teddy Wilson.

### 14 Strange Fruit

Chanté pour la première fois au Café Society Downtown, *Strange Fruit* est l'une des chansons les plus émouvantes jamais écrites sur le racisme. L'orchestre, volontairement en retrait, laisse Billie Holiday, de façon tragique, chanter le poème de Lewis

Allan qui évoque le lynchage : « Des arbres du Sud portent un étrange fruit / Du sang sur les feuilles ruisselant jusqu'aux racines / Des corps noirs balançant dans la brise sudiste / Un étrange fruit qui pend aux branches d'un peuplier. »

### 15 Yesterdays

*Yesterdays* montre bien que Billie Holiday a toujours excellé dans les ballades. Seulement, pour elle, il n'y a vraiment aucune nostalgie des années de jeunesse.

### 16 Fine And Mellow

Lady Day fixera dans la cire *Fine And Mellow* à la demande de Milt Gabler, le propriétaire de sa compagnie de disques, qui souhaitait qu'elle enregistre un vrai blues. *Fine And Mellow* reviendra souvent dans le répertoire de Billie Holiday, qu'elle chantera à chaque fois avec succès.

### 17 Them There Eyes

L'un des titres les plus sensuels de Lady Day avec ce torride « *Aah Baby* ». Le critique Ralph Gleason écrira : « Dans le monde de Billie, qui constitue une introduction au bouleversement social du XX<sup>e</sup> siècle, à condition de le considérer d'un point de vue sociologique, "baby" est devenu l'équivalent de "lover", selon le sens le plus intime de ce mot, peut-être même freudien. » Musicalement, c'est également une merveille. Berendt note que, sur ce thème qui « commence sur la partition par une série de figures rapides descendant le long de l'accord, Billie chante les trois premières mesures presque entières sur une seule note ».

### 18 Body And Soul

Enregistré le 29 février 1940, *Body And Soul* est l'un des grands standards du jazz classique. On y entend la trompette de Roy Eldridge qui devait assurer le « lien » musical entre Louis Armstrong, l'idole de Billie Holiday, et le bopper Dizzy Gillespie.

◀ La « Dame Diurne » n'a que peu chanté le blues.



# Café Society Downtown



► C'est au Café Society Downtown, fondé par Josephson, que Billie Holiday interprète pour la première fois « Strange Fruit ».

**V**endeur de chaussures à Trenton (New Jersey), Barney Josephson était aussi et surtout un passionné de jazz et, à ce titre, se rendait à New York aussi souvent qu'il le pouvait. Humilié de fréquenter les cabarets de Big Apple, réservés exclusivement à la clientèle blanche, il décida d'investir quelques milliers de dollars dans un club de Greenwich Village dont serait bannie toute discrimination raciale. C'est ainsi que virent le jour, tout d'abord le Café Society Downtown, puis, après son succès, le Café Society Uptown, situé à Harlem.

Le Café Society Downtown ouvrit ses portes en 1938. L'endroit pouvait contenir deux cents personnes environ ; le prix d'entrée était de 2 dollars pendant la semaine et de

**« Le mauvais endroit pour les gens comme il faut » : telle fut la devise du célèbre club de Greenwich Village !**

2,50 dollars le week-end, le verre de bière valait 65 cents et le verre d'alcool, 75 cents. En grande partie grâce aux producteurs John Hammond et Willard Alexander et à Benny Goodman, qui non seulement aidèrent financièrement Josephson, mais qui firent venir des chanteuses comme Lena Horne et Billie Holiday, le club de Greenwich

Village devint très rapidement le lieu de rendez-vous des artistes, des écrivains et des intellectuels progressistes de New York. Le slogan pour être ironique n'en était pas moins d'ailleurs limpide : « The wrong place for the right people » (« Le mauvais endroit pour les gens comme il faut »).

Le Café Society Downtown, où Lady Day interpréta pour la première fois le superbe mais tragique *Strange Fruit*, valut les pires ennuis à Josephson, qui dut affronter les foudres des journalistes les plus conservateurs.

Il résista pendant plusieurs années, mais, en 1950, l'intolérance finit par l'emporter et le club dut fermer ses portes. John Hammond dira plus tard de Josephson qu'il « était un pionnier qui était toujours resté fidèle à ses principes ».